

---

## Les collégiens et la guerre au Congo

Suzie Guth

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/203>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.203](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.203)

ISSN : 1777-5353

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 337-350

ISBN : 978-2-7132-1809-5

ISSN : 0008-0055

### Référence électronique

Suzie Guth, « Les collégiens et la guerre au Congo », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 169-170 | 2003, mis en ligne le 21 décembre 2006, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/203> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.203>

---

Suzie Guth

## Les collégiens et la guerre au Congo

Zao, vedette congolaise de la chanson, a atteint l'apogée de sa renommée il y a une dizaine d'années grâce à une chanson intitulée *Ancien combattant* dans laquelle il rappelle : « Non, la guerre ce n'est pas bon, ce n'est pas bon. » C'est précisément par ces mots que les jeunes Congolais évoquent aujourd'hui leurs années de guerre et d'errance. La guerre civile a métamorphosé leur vision du monde, des hommes et de la communauté nationale. Dans une chanson plus récente, *Je suis l'enfant noir*, Zao, qui a perdu un de ses enfants, mort de malnutrition en brousse, raconte sa peine, puisqu'il est lui-même l'enfant noir et « qu'il pleure la misère du monde », tire les conséquences des actes belliqueux, et indique la manière dont les choses se doivent d'évoluer. Le refrain reprend d'une façon lancinante : « Mea culpa, mea culpa, mea culpa... C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute... » Plusieurs couplets s'achèvent ainsi : « C'est la faute à toi, c'est la faute à moi, c'est la faute à lui » ou déclinent la culpabilité de la manière suivante : « C'est la faute à vous, c'est la faute à nous, c'est la faute à eux » pour conclure : « Maintenant changez ! Cavalez, cavalez, cavalez dans le train de l'espoir, ne ratez pas ce train, le train du changement. » Peut-être l'auteur de la chanson veut-il indiquer qu'à l'instar du dernier train partant pour Pointe-Noire, le changement personnel ainsi que le changement collectif doivent se faire impérativement, car il n'y aura plus d'autre train. La deuxième strophe admoneste l'auditeur : « Lavez vos mains sales, Lavez vos cerveaux, Plus de guerres tribales, Plus d'assassinats politiques, Mea culpa, mea culpa. »

Ainsi, de la guerre un peu légendaire et caricaturale de l'ancien combattant, où tout s'achève par ce constat : « cadavéré », le chanteur passe à une réalité bien plus douloureuse pour lui, car elle est vécue, celle des années de guerre des milices au Congo. Elles ont, d'une manière quasi définitive pour les personnes interrogées, modifié leur appréhension de l'homme, de la société et de l'avenir. L'histoire des guerres civiles (1993-1998), racontée en cette fin de millénaire, est certes connue dans ses grandes lignes. C'est l'errance en brousse et en forêt, c'est le désespoir qui gagne ces très jeunes

gens, c'est l'interrogation sur soi et sur sa volonté de vivre, c'est la responsabilité du jeune garçon envers sa famille, envers son père et la volonté de lui venir en aide en restaurant l'entreprise familiale. C'est enfin, et nous ne ferons qu'effleurer le sujet tant il paraît complexe, l'engagement dans la milice du jeune candidat bachelier qui le transforme aux yeux de ses voisins et amis en pillleur de magasins, si ce n'est en pillleur de maisons particulières, voire en assassin.

C'est en décembre 1999 que nous avons interrogé, dans deux établissements privés de Pointe-Noire, une vingtaine de jeunes gens âgés de 13 à 23 ans, la moyenne d'âge se situant autour de 15 ans. La majorité d'entre eux étaient venus de Brazzaville, mais plusieurs, originaires de N'kayi, ont évoqué la situation qui y régnait. Pour raconter leur exode et leurs tribulations, ils ont soigneusement défini tout d'abord le contexte militaire, les lieux, la situation de leur quartier, celle de leur parenté. Ils ont été cet enfant noir que Zao chante... mais ils ont aussi, dans ce conflit, perdu l'enfance et l'innocence.

### Le contexte de la guerre

Pour expliquer sa trajectoire personnelle, chacun est obligé de faire référence à des données globales, aux données plus particulières de sa rue, de son quartier, à la situation de sa famille, pour retracer son cheminement personnel et collectif. On peut noter que tous les biographes, malgré leur jeune âge, ont cherché à mettre entre eux et le récit une distance pour éviter, semble-t-il, que l'émotion ne les étreigne et ne les submerge, pour donner autant que possible de la cohérence au récit. Ainsi, le déroulement des faits prend, dans une certaine mesure, une connotation quasi neutre, bien que le sentiment ne soit jamais très loin. Le locuteur ajoute à son récit des réactions psychosomatiques, il rappelle les circonstances matérielles de l'attente et des combats. Il s'est développé chez chaque adolescent, garçon ou fille, une science de la guerre avec son vocabulaire spécifique, comme les « éléments » pour désigner les combattants, mais aussi une connaissance des armes plus banale pour les garçons, tout à fait nouvelle pour les filles. Le récit, comme toute aventure, est interprété en fonction des événements qui se sont produits ultérieurement : l'intéressé connaît l'issue du conflit ; il ne s'agit donc pas de voir dans cette narration une vision de l'instant vécu *hic et nunc*, mais l'épisode tel qu'il a été reconstitué un an après.

« Dès le début de la guerre du 5 juin 1997, nous nous trouvions à Mougali [quartier Nord de Brazzaville], dans la rue Ossélé. Nous étions entre deux feux, celui du président déchu et celui du président actuel.

Dès qu'il faisait dix-neuf heures à Brazzaville, les éléments de l'actuel président plaçaient leurs gros engins de combat tout juste au niveau de notre portail pour commencer à tirer à partir de vingt heures : ces coups de feu nous dérangeaient, pour mon cas ils m'avaient provoqué des diarrhées continues et j'urinais toutes

les cinq minutes. On n'avait plus d'appétit, nous passions nos nuits à même le sol, tout près des murs, pour éviter les balles perdues qui traversaient le plafond. À sept heures, on nous informait qu'il y avait des corps à la grande avenue de la Paix, en face du foyer des Anciens Combattants, il fallait se rendre sur place pour constater cela, ce qui était inquiétant, c'est que les corps faisaient parfois trois, quatre jours sur place et les chiens, faute de nourriture se nourrissaient de cadavres. Nous avons profité pendant la trêve pour nous rendre à Makélékélé [quartier Sud de Brazzaville] dans la zone Sud, là-bas aussi, nous avons constaté des atrocités : même pour arriver à Makélékélé, il fallait franchir des barrages. Au niveau des barrages, il se passait des choses pires, car certains hommes étaient mis à l'écart pour être tués à quelques mètres du Palais de Justice, non loin du Centre culturel français de Baongo. Comme je le disais avant, les gens à Makélékélé, les gens trouvaient la mort par les obus et les roquettes envoyés par les éléments du pouvoir déchu. Une preuve, c'est que mon frère Frantz un jour reviendra à la maison avec des habits tâchés de sang et des morceaux d'entrailles, dus à un obus qui était tombé devant eux à l'Angola Libre [école], qui avait éventré son ami, ce dernier avait trouvé la mort sur place. »

Prudence (élève infirmière)

Ce début d'autobiographie, qui a aussi donné lieu à un entretien biographique, retrace avec acuité le déroulement temporel : il précise non seulement le jour mais aussi l'heure, le lieu, les déplacements effectués, les scènes éprouvantes : les cadavres de l'avenue de la Paix, dont certains étaient dévorés par les chiens, les scènes supposées ou connues ultérieurement (les hommes mis à l'écart près du Centre culturel français, et ensuite tués), les scènes vues par des proches (le frère qui garde sur ses vêtements les traces des entrailles de son camarade déchiqueté par un obus à l'Angola Libre).

Dans ce début de récit, la guerre est vécue comme une mise en place méthodique : à dix-neuf heures, les combattants se préparent pour tirer vers vingt heures. Une trêve permet de circuler et d'aller de Mougali à Makélékélé. Là sont tombés roquettes et obus. Un barrage filtre les personnes, et les hommes retenus seront tués. Enfin, la guerre, telle qu'elle est perçue par Prudence, ruine les corps, comme elle peut le constater avenue de la Paix et au retour de son frère.

Parfaite habitait elle aussi à Mougali, mais sa grand-mère se trouvait à Baongo, elle dit qu'elle lui rendait souvent visite.

« Un jour, je suis partie là-bas [à Baongo] voir ma grand-mère. Tout d'abord, en arrivant à Baongo, c'était tout un problème : j'ai croisé en chemin une troupe de Ninjas [qui sont les miliciens de Bernard Kolelas], ils m'ont demandé où j'allais. Je leur ai dit, et ils m'ont demandé de jeter quelques jetons d'argent dans leur cuvette. Ce jour-là, si je ne me trompe pas, j'avais quatre cent vingt-cinq francs<sup>1</sup> sur moi et j'ai déposé deux cents dans la cuvette et je suis partie. Je suis arrivée chez ma grand-mère qui était toute seule, elle a commencé à me dire qu'elle ne dormait pas la nuit à cause des bruits de fusil et autres armes. Je l'ai demandé de venir avec moi, malheureusement elle a refusé : elle disait qu'elle allait laisser sa parcelle, avec qui ? »

1. Il s'agit de francs CFA, un franc français valait cent francs CFA.

Parfaite revient à Mougali.

« La nuit on regardait les étincelles rouges des balles qui allaient et disparaissaient dans le ciel. Ça venait de la direction de Bacongo, du centre ville et des autres quartiers Nord. En fait les militaires étaient chacun dans son quartier, comme c'était à l'époque de la guerre de Lissouba contre Kolelas, donc des Ninjas contre les Zoulous, Mambas et Cocoyes. »

Le récit se poursuit avec des réminiscences, des comparaisons d'une guerre à l'autre, des souvenirs racontés par la sœur, tout se mêle, les conflits s'additionnent, les expériences vécues se succèdent, comme si elles manifestaient une continuité ; l'intéressée n'a pas toujours conscience de l'évolution de sa personne entre 13 et 20 ans. Que dire de ceux qui témoignent aujourd'hui à 15 ans, mais qui n'étaient âgés que de 8 ans lorsque le premier conflit congolais a éclaté ?

### Le désespoir et l'errance

Le désespoir, tout autant que l'espoir émaillent ces témoignages. La cessation de l'état de guerre et la signature d'un accord en décembre 1999 engendrent l'espoir que s'établira enfin une paix durable. Le désespoir est lié au dénuement le plus total, au sein d'un monde que la famille a depuis longtemps déserté : celui de la vie au village, en brousse, avec l'apprentissage de la cueillette, de la chasse et de la pêche. Ces expériences étaient, en temps de paix, très positives pour les adolescents urbanisés d'autrefois : elles signifiaient alors vacances scolaires, relations grands parents/enfants, liberté dans la nature et l'habileté manuelle dont faisaient preuve les garçons et les filles pour faire des pièges ou pêcher étaient hautement valorisées. D'une certaine manière, la vie au village était pour l'enfant métropolitain une expérience de l'abondance tant en affection qu'en nourriture. Il n'en est plus ainsi dans ces périodes troublées : le parent rural n'est plus celui chez lequel on se rend régulièrement, l'urbanisation a distendu les liens et a favorisé la mobilité des générations.

Flore fait au cours de son récit des allusions à sa fuite. Sa sœur et elle se sont trouvées séparées de leur famille alors qu'elles étaient à Bacongo.

« On dormait dans les écoles à même le sol. On préparait avec cela. Je suis partie avec un pagne. Les femmes ont dit, on va à Mbanza N'dounga<sup>2</sup>. Les Ninjas nous ont forcées d'aller là-bas. Pendant un mois on a mangé les mangues, même les grenouilles. J'en ai été malade, paludisme. L'oncle était à Pointe-Noire. Une femme courageuse a dit : "On doit sortir du village". On a marché deux mois : de M'Banza Ndounga jusqu'à Dolisie. En s'arrêtant dans les villages. Les Ninjas nous ont laissés passer. J'ai vu une femme accoucher d'un enfant mort. On a traversé les rivières à la grâce de Dieu. Chaque matin on priait. Je croyais vivre un cauchemar. Je me demandais si j'étais vivante ou morte... Ma sœur a dit à un milicien qu'elle préférerait

2. Cette localité se trouve au bord du Fleuve Congo, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Brazzaville.

être tuée plutôt que violée, car elle devrait vivre toute sa vie avec ça. Dieu était avec nous, protège-nous ! Je priais. Tout le monde priait. Chaque six heures on prie, chaque dix huit heures aussi. Je suis restée à Dolisie juste un jour, après on était séparées. »

Le lendemain elle sera à Pointe-Noire. Le récit de Flore fait part du dénuement matériel :

- on dormait à même le sol ;
- je suis partie avec un pagne ;
- on a mangé les mangues, même les grenouilles.

Fuir fut la décision d'une femme courageuse, car le trajet de Mbanza Ndounga à Dolisie était de près de 300 kilomètres. Cette errance à travers la brousse fut le règne de l'incertitude, de la rencontre de dangers auxquels on échappe par « la Grâce de Dieu ». Pour conjurer ces doutes, pour sortir de ce cauchemar vécu, la seule solution était de s'adresser à la divinité pour demander aide et protection. Comme l'affirme Flore, la prière devint une règle de vie : prier au lever du jour et à la tombée de la nuit, avant de se mettre en marche et avant d'établir le campement. Dieu était avec elles puisqu'il a permis au groupe de survivre. La jeune fille affirme : « Je me demandais si j'étais vivante ou morte. » La situation, déjà qualifiée de cauchemardesque, est assimilée à un mauvais rêve qui génère l'angoisse, puis est vue rétrospectivement comme liée à un état qui n'est ni la vie, ni la mort, qui est aux frontières de l'être et du non-être, d'une certaine manière aux franges de la conscience et probablement de l'indicible. Dans cette situation, la prière apparaît comme la seule action adéquate, puisqu'elle est une demande d'intercession, de grâce du visible à l'invisible. La prière collective et méthodique qu'évoque Flore conjugue à la fois deux éléments, le premier qui est celui de l'efficace magique du rite (Mauss 1950 : 17-83) (l'évocation du nom de Dieu engendre de par lui-même une grâce dans le christianisme), le second qui est l'expression collective et rituelle des sentiments des personnes en exode sur les chemins du Congo. Le désordre provoqué par le conflit, avec la fuite des habitants de Brazzaville vers la région du Pool et la vallée du Niari, conduit presque nécessairement ceux-ci à demander l'intercession de la divinité. La vie qu'ils ont menée, les dangers qu'ils ont croisés, les morts inattendues dont ils ont été témoins, les conduisent à croire que seule la divinité a pu les tirer de cette situation. Néanmoins, comme nous le verrons dans le cas de Flore, ils n'en sont pas tout à fait sûrs.

Joséphine, âgée aujourd'hui de 23 ans, considère que c'est une femme qui l'a sauvée. En 1997, elle rentre chez elle à Bacongo et ne trouve personne. Elle part donc avec la masse des habitants et se rend à Kinkala.

« Une femme s'est occupée de moi. On était deux cents, partis à pied sans rien. On a fait un mois là-bas. La femme nous nourrissait, partait aux champs et me traitait comme sa fille. Il y avait plus de dix personnes [à sa charge]. Je pense toujours à elle. J'ai été sans fréquenter [l'école] pendant un an. Père est revenu à Brazzaville, il y a eu un communiqué à la radio : j'ai entendu le communiqué. »

Joséphine attribue sa survie en 1997 à l'esprit d'entraide d'une femme de Kinkala qui l'a prise sous sa protection et a joué auprès d'elle le rôle d'une mère nourricière. Ses parents feront aussi l'expérience de cette solidarité à Mbanza Dounga, grâce aux champs mis à leur disposition. Néanmoins ces fragments de récits d'aide et de générosité vont se perdre dans l'accumulation des conflits et de l'expérience de 1998 qui, plus dramatique, verra la disparition de ses deux frères, tués par les miliciens sous les yeux de la famille.

### La capacité de survivre et de vivre

L'expérience traumatique d'actes jugés inhumains fait douter l'intéressée de sa capacité de survivre, ou la fait douter de la réalité de la vie. C'est la souffrance des autres qui affecte les jeunes gens, c'est aussi et surtout l'acte gratuit, la mort donnée sans raison, « tuer à bout portant », comme l'affirme Joséphine. Elle pense particulièrement à ses frères : « Mes deux grands frères tués sans problèmes. » Elle évoque plus loin les deux manières de tuer :

« Il y avait deux façons de tuer les gens : par balle ou par ta propre mousse [matelas], on te roule dans la mousse, on attache par la corde, on met l'essence puis on brûle. Si tu es une fille malchanceuse, on te viole, puis on te tue. Parfois on te demande de soulever un cadavre déjà pourri qui dégage, parfois ils viennent avec un grand véhicule, ils prennent tous les biens de la maison devant vous-même. »

Joséphine s'adresse aussi à Dieu et lui demande de veiller sur le Congo et ses présidents, mais elle pense que là où il y a Dieu, il y a Satan. Ayant fait l'expérience du mal, de la mort de ses frères assassinés sous ses yeux et sous ceux de sa famille, elle associe l'existence du Bien et de la divinité à celle du Mal : Satan. Elle ajoute plus loin : « Dieu est vraiment puissant de nous avoir gardés jusqu'à maintenant, moi, qui me croyait déjà morte. »

Flore n'a perdu aucun membre de sa famille dans ce conflit (elle est déjà orpheline), elle s'interroge, comme on l'a vu, sur la réalité, sur la vérité des informations : « Où est le mensonge ? », demande-t-elle à propos d'une information concernant la présence des militaires. Elle doute de la vie, mais elle doute aussi de la vérité. Nous le voyons, l'atrocité de la souffrance ou de la mort, octroyée « par hasard » ou pour rien, conduit au doute existentiel, à l'interrogation sur la vérité des choses. Parfaite, une jeune fille de 20 ans conclut son autobiographie par ces mots : « Je ne sais pas si je vais arriver demain, si j'atteindrai trente ans. »

La succession d'événements imprévisibles, le chaos dont elle a été témoin rendent l'avenir problématique pour Parfaite. Elle n'est plus sûre de rien et exprime l'« angoisse du lendemain » : l'inquiétude qui la taraude, l'expression ambiguë qu'il y ait une fin une bonne fois pour toutes, l'incertitude quant à cette absence de fin, l'absence de tranquillité pour les gens.

On le voit pour Joséphine, Flore et Parfaite ainsi que pour leurs homologues masculins, l'expérience de la guerre est l'expérience de l'incertitude, du chaos, de l'absence d'ordre ou de la présence d'un ordre totalement arbitraire et totalement aléatoire, qui conduit à l'interrogation sur sa propre survie, sur les raisons de celle-ci. La perception du temps change ; il devient vite évident qu'il y a un avant et un après, il y a le temps rapide de la fuite de la capitale vers la périphérie ; enfin s'installe le temps de l'attente, ou celui qui paraît le plus éprouvant, celui de la longue marche du bassin du Congo vers le bassin du Niari.

L'alternative « vivre ou mourir » est présentée comme l'événement le plus éprouvant (hormis la mort de ses proches). Parfaite évoque abondamment cette perspective.

« Le premier jour, ceux qui sont restés... Je vais surveiller la maison et ceux qui voulaient partir, le deuxième on rentre dans la maison et on tue.

Ailleurs à Bacongo, on parle Lari donc on a la vie sauve, mais Mbochi on vous emmène.

Chez les Cobras il y avait un mélange de nationalités, des Zaïrois, des Rwandais, des Angolais, on vous demande pas, on tue. À Poto-Poto, Plateau des Quinze Ans on vient, on vous tue. »

C'est donc une question de chance, de circonstances, selon que l'on croise les uns ou les autres, selon ses connaissances linguistiques et celles de la personne qui vous interroge. Elle revient sur le début du conflit de 1997 :

« Certaines autorités ont donné des armes aux petits du quartier pour riposter peut-être. Après, c'était devenu comme une arme d'agression. Pour agresser la population : ils rentrent, ils demandent de l'argent. Un jeune avec une arme, vous l'abattez. »

Parfaite veut montrer (comme l'avait déjà fait Henri Ossebi (1998) dans un article intitulé « De la galère à la guerre : jeunes et Cobras dans les quartiers nord de Brazzaville ») que le jeune candidat au baccalauréat qui, la veille essayait encore de passer ce diplôme de fin d'études secondaires, se transforme à la vue des pillages, en pilleur comme les autres puis, éventuellement en bourreau.

### Le jeune qui se transforme en milicien

« Je n'ai pas hésité quand j'ai vu que mes copains commençaient à revenir du front du centre ville avec des appareils de télé, des radiocassettes, des paires de chaussures Cardin, Jean-Marc Weston, des coupons de tissus venant des magasins des Waras et des Libanais, etc. Avec Dédé et Melo, nous avons décidé de faire comme tous les autres éléments : on monte au front pour choisir les secteurs encore non pillés, on attend le signal de ceux qui dégagent la voie et quand on a bien "nettoyé", on se sert. »

On voit dans cet extrait comment l'appât du gain, mais aussi la sympathie pour l'ancien président Sassou N'Guesso, transforment ce candidat au baccalauréat en pillleur de magasins brazzavillois. La vue de ses camarades qui reviennent du *front* avec leur butin de marchandises volées dans les magasins du centre ville va rapidement convertir le jeune homme en *élément* opérant sa razzia. Henri Ossebi (1998) analyse cette mutation en termes d'inimitié politique.

Au cours de son histoire mouvementée, le Congo a vu plusieurs fois se développer, à l'instigation du gouvernement, des milices composées de jeunes, considérées comme l'élite ou l'avant-garde du Parti, qu'il s'agisse de la Défense civile<sup>3</sup>, de la JMNR ou de l'UJSC<sup>4</sup>. Il existerait ainsi une filiation entre ces milices des partis uniques et celles du pluripartisme. La deuxième phase de l'interprétation porte sur l'inimitié, qui fut sous le régime marxiste-léniniste une inimitié extérieure et intérieure : l'impérialisme d'une part et ses valets, faisant figure d'ennemi extérieur, et d'autre part les bourgeois compradores, qui, traîtres à leur patrie, sont des ennemis de classe qualifiés souvent de tribalistes. L'ennemi a ainsi une double articulation : celle de la classe sociale et celle de la tribu. Le président Lissouba fit l'assimilation entre l'une et l'autre en inventant le néologisme de classe-tribu qui fit florès.

Joseph Tonda (1998) expose avec talent comment s'interprète la parole politique pour servir l'intérêt du jeune milicien : « Pillage ezali Nkossa<sup>5</sup> : chacun aura sa part. »

Ces deux propositions indépendantes et juxtaposées doivent suggérer que la revanche va avoir lieu, cette proposition est confirmée par les propos présidentiels : chacun aura sa part, ce qui légitime l'interprétation de la taxation de l'ennemi politique. À chaque déplacement, à chaque mouvement, les individus doivent payer. Ainsi Nadège explique que pour quitter N'Ganga Lingolo, 2 500 F doivent être payés aux Cobras. Sa mère veut se rendre au Zaïre, mais elle a semblé suspecte, « on a pensé qu'elle était infiltrée. Un monsieur l'a sauvée qui était Ninja, mais le Monsieur a dit : je vais t'aider, mais donne l'argent ; ce qui fut fait et maman est sortie à deux heures du matin pour aller au Zaïre ».

Les miliciens répondent donc à deux objectifs : le premier vise à obéir au charisme du chef, à son appel, le second plus rationaliste et plus utilitariste indique que le gâteau national, un *Nkossa symbolique*, sera partagé entre miliciens. La logique de l'engagement est donc double, elle est d'une part militante et d'autre part rationaliste quant aux fins. En attendant le partage de Nkossa, les miliciens introduisent partout où ils passent de nouvelles taxes sur la vie, sur la circulation des personnes. Ils transforment même les écoles en terrain d'affrontements, comme le relate Alexandre qui,

3. La Défense civile fut l'élite de la JMNR (Jeunesses du mouvement national de la Révolution) sous la présidence de Massemba Débat.
4. Mouvement de jeunesse du Parti à partir de 1979 et de l'avènement de Denis Sassou N'Guesso.
5. Nkossa est un gisement de pétrole *off shore* exploité par Elf Congo.

voulant aller au CM2 en 1993, vit que les Cocoyes avaient installé dans la cour de l'école primaire le matériel de guerre. Un parent d'élève essaya de les faire sortir, ils tirèrent en riposte et son ami reçut une balle dans la main gauche ; il avait fallu se coucher pour éviter les balles perdues. « Rentré à la maison, j'ai dit de ne plus aller à l'école. » Alexandre, dont le père fut député, est aujourd'hui âgé de 16 ans et n'a pas fréquenté l'école pendant 3 années : il éprouve de grandes difficultés scolaires et sa dysorthographe est manifeste. Il était vendeur au marché de Commission Saint Pierre Claver et était livré à lui-même, n'ayant plus de moyens de subsistance. Depuis plusieurs années, il n'a plus de nouvelles de son père, qui est réfugié dans un pays africain assez lointain. Pour ce jeune homme, la vie a totalement basculé. Fils d'un homme politique, élevé dans une certaine aisance, il se retrouve à la rue comme nombre de déscolarisés : il attend, en vain des nouvelles de son père, dont il n'a plus de signe de vie depuis 3 ans. Le pillage des miliciens et la situation de guerre renversent l'ordre matériel des choses, les premiers se retrouvent avec des téléviseurs, des voitures ; les seconds, comme Alexandre, issus de familles bourgeoises se retrouvent à la rue et deviennent vendeurs au marché, jusqu'au jour où, par miracle, sa grande sœur le retrouve.

### Le jeune qui sauve l'entreprise paternelle

Michaël vit la guerre comme une sorte de course de vitesse entre le chaos qu'elle a engendré et la nécessaire reconstruction de l'usine paternelle. Le père est absent au moment des faits, il est en France pour raisons commerciales, car il cherche du matériel pour son entreprise qui utilise des oléagineux et fabrique du savon. Le mercredi 5 juin 1997 est un jour de composition à l'école : la guerre éclate, des coups de feu sont tirés à Ouenzé. À la maison, on démonte, avec la collaboration des ouvriers, les machines du père et on les enterre sous le sol. La famille résiste une semaine à Ouenzé, mais après les pilonnages au mortier, elle ne peut plus supporter la situation, et va se réfugier à Bacongo. Pendant ce temps...

« Papa quitte la France, mais à son arrivée il est intercepté par les Cobras, en raison de la consonance bembé de son nom. Il est emmené derechef à M'pila<sup>6</sup>, dans le fief de l'ancien président. Ayant appris la venue de son père et ayant vu ses chaussures à Ouenzé, la famille a cru qu'il avait été tué, en conséquence ils repartent à Bacongo et la mère de Michaël rejoint son groupe de prières. Le père cependant va rester prisonnier de l'ancien président de la république Sassou N'guesso pendant quatre mois, il est l'homonyme d'un homme politique, ce qui explique son enfermement. La famille croit à son décès, la veillée funéraire a déjà eu lieu. On avait cherché le père parmi les prisonniers de Kolelas ainsi que parmi les rebelles, les recherches avaient été menées par l'intermédiaire d'un sergent, mari de la petite sœur de la

6. M'Pila est l'ancien quartier industriel et d'entrepôts de Brazzaville, il jouxte le centre et se trouve au bord du Fleuve Congo.

mère, mais elles ne donnent rien, même si les recherches se font aussi à M'Pila ; de fait, le père a été enfermé à quarante-cinq kilomètres au Nord de la ville. De guerre lasse, la famille décide d'aller à Pointe-Noire chez les parents paternels. Là-bas, le 18 décembre à 10 heures on téléphone : c'était papa qui téléphonait de l'aéroport de Pointe-Noire. On est parti le prendre, il était sale, amaigri, pas reconnaissable. »

Après la guerre, la famille de Michaël va déterrer les machines pour les amener à Pointe-Noire, mais l'huile de palme y est trop chère ; ils sont donc obligés de s'installer à N'kayi afin de poursuivre la fabrication. Le père a bénéficié d'un crédit et se lance donc dans les activités industrielles et commerciales dans le Niari cette fois. Au mois d'août, il se rend en France avec la mère de Michaël pour y acheter une machine à conditionner les produits de son entreprise. La guerre commence alors à N'kayi ; aussitôt le jeune homme enterre les machines pour les dissimuler et essaie de rester sur place. Mais il doit bientôt fuir et va se réfugier dans un village yamba avec un lot de marchandises qu'il arrive à vendre, se constituant ainsi un pécule assez important. Les Cobras, sur la piste de la famille, ont appris la présence des jeunes à Yamba. Ils s'y rendent et braquent le neveu du père : ils obtiennent ainsi 200 000 F. Les parents étaient entre temps arrivés à Pointe-Noire. Les jeunes, qui ne pouvaient plus retourner à N'kayi, décidèrent de se diriger vers Dolisie, où ils arrivèrent en deux jours et où ils trouvèrent un gros camion Mercedes à destination de Pointe-Noire, moyennant la somme de 5 000 F. Ils avaient, bien entendu, emporté à Pointe-Noire tout l'argent qui restait en leur possession. Celui-ci permit d'acheter une partie des ingrédients nécessaires à la remise en marche de la production. On partit déterrer les machines à N'kayi et on les rapatria à Pointe-Noire. En décembre 1999, les travaux avaient commencé, la production était en cours, mais il restait à mettre en place la commercialisation. Les machines ont été pillées deux fois par les ouvriers, devenus des miliciens Cocoyes, et certains ont péri de mort violente depuis. Le père de Michaël doit rester à Pointe-Noire : il ne peut plus retourner à Brazzaville. Pour l'essentiel, il doit ses ennuis à son appartenance ethnique.

Michaël m'explique que le moteur de ces machines tourne à trois mille tours minutes et que des réparations ont pu être faites, mais qu'elles sont minimales. Les tribulations de ces machines, qui constituent le gagne-pain de cette famille, ont été semblables à celles des hommes. Enterrées, puis déterrées, elles ont pris le chemin de l'exode pour servir à nouveau plus loin. Sur la ligne du chemin de fer Congo-Océan (CFCO), elles sont devenues la proie des miliciens. Préserver l'outil de travail semble avoir été l'objectif de Michaël, mais aussi sa responsabilité personnelle en l'absence de l'autorité paternelle ; c'est ainsi du moins qu'il perçoit son histoire et il la raconte avec un plaisir évident. Tout se passe comme s'il devait, malgré son jeune âge, remplacer le père et préserver le capital familial, fruit de l'esprit d'entreprise paternel.

\*

La responsabilité qui pèse sur les épaules de ces jeunes gens peut paraître écrasante et disproportionnée par rapport à leur âge mais, dans le ton de leurs propos et le style, qui cette fois-ci est actif, ils montrent qu'ils se sentent investis de fardeaux, mais qu'ils en sont rétrospectivement fiers. Le récit de la fuite le long de la voie de chemin de fer pour éviter les milices et s'éloigner des combats est le plus souvent présenté comme une série d'actions qui se suivent et que l'on essaie de maîtriser pour les dépassionner. Le récit souvent objectif de ces exactions — « on a sorti quinze personnes » — vise à la mise à distance des événements, trop d'atrocités vues contribuent peut-être à ce type d'exposé distancié ; mais dès lors que l'on évoque la disparition du petit frère, pour les filles comme pour les garçons, la voix tremble, les larmes sont prêtes à couler. La mort du plus jeune et du moins résistant, la vision de ces enfants morts nés dans la brousse ou de ces femmes mourant en couches perturbe profondément les jeunes filles, d'autant que certaines d'entre elles se destinaient aux métiers de la santé.

« Je suis l'enfant noir » représente celui que l'on a sacrifié sur l'autel de la guerre, tant pour le chanteur Zao que pour les membres de la famille.

Les récits s'achèvent tous par ce cri : « La guerre, ce n'est pas bon » ou par une exhortation à la paix, comme dans le cas de Parfaite. Le récit de ces jeunes gens, devenus ponténégrins par nécessité, se heurte pour beaucoup d'entre eux à l'indicible, à une telle rupture avec les normes en vigueur que le vocabulaire et l'expression ne suffisent plus à les exprimer. Les lieux consacrés, les églises deviennent des lieux de tueries et de viols comme le relate Parfaite. L'ordre du monde semble inversé ; le fait d'avoir vécu le chaos tout en disposant toujours de la solidarité de la famille élargie rend l'avenir aléatoire et problématique. La croyance dans son propre futur et dans celui de la société se rapproche plus d'un acte de volonté personnelle ; le futur ne peut plus être une simple projection du passé, il doit le transformer, le mettre à distance. L'acte de guerre n'introduit pas seulement une rupture avec le temps de paix, avec une période non belliqueuse, il provoque aussi à l'échelon collectif une interrogation générale sur la signification de l'être-ensemble ainsi que sur la signification des être-ensemble particuliers. La nature des combats et des combattants, les expériences personnelles, les rencontres douloureuses sont réinterprétées selon une hiérarchisation nouvelle des groupes qui peut se résumer dans le couple ami-ennemi, mais qui peut aussi se décliner sur des modes plus transitionnels. Les guerres s'achèvent avec des vainqueurs et des vaincus, mais quand elles sont internes, bien que tous les citoyens n'aient pas eu à fuir, beaucoup ont eu à porter le fardeau du conflit, que ce soit l'afflux de réfugiés, la nécessaire solidarité familiale, l'abandon des villages et des cultures, ceux que l'on laisse derrière soi, en ville ou dans la forêt. Mais tous, quels qu'ils soient, semblent concernés par la responsabilité et la faute.

Les guerres civiles congolaises s'achèvent par une interrogation sur l'être-ensemble congolais, elles offrent cependant une réponse paradoxale à cette question : le conflit modifie non seulement l'être mais aussi l'appréhension de la nation, ainsi que celui de l'être-ensemble collectif. Parfaite, à sa manière un peu naïve, se demande.

« Par les dires des gens, les guerres sont dues au pouvoir... On a toujours dit *que le Congolais est le dernier des idiots*, eh bien c'est vrai, nous nous faisons manipuler, piétiner par des étrangers dans notre propre pays. Et, après avoir fait couler le sang de nous, peuple congolais, pendant qu'eux ils se sont enfuis avec leurs parents et familles en exil : ils reviennent pour la paix. »

Parfaite, en faisant ainsi référence aux anciens dirigeants du pays ou de la capitale, veut montrer que « le peuple en a plus que marre de ces massacres, ces tueries, ces viols, ces pillages, tous ces actes de sans-cœur ». Le peuple souffre de l'absence de compréhension de ses dirigeants (des « Sans-cœur ») qui s'enfuient alors que le peuple vit les affres de la guerre. Elle montre ainsi quel fossé s'est creusé entre gouvernants et gouvernés : elle en conclut que le Congolais est le « dernier des idiots », car il s'est laissé mener par ces hommes. Ce faisant, à sa façon, elle cherche les responsabilités, comme le fait le chanteur Zao : « C'est la faute à nous, c'est la faute à eux. »

Les guerres civiles ont introduit la dimension tragique de l'existence. Vecteur de la fin d'un monde, les guerres ont souligné la fragilité de l'existence humaine, la facilité avec laquelle celle-ci pouvait être abrégée, mais aussi l'incroyable loterie de la vie et de la mort. Les survivants se demandent tous pourquoi ils sont restés en vie, car, comme les autres, ils ont côtoyé les mêmes dangers, les mêmes personnes, ils ont fréquenté la même route... prenant quelquefois le dernier train pour Pointe-Noire.

La vie rustique et souvent ingénieuse, où l'on fabrique sa lampe avec une noix de coco et de l'huile palme, où le sel est arboricole, ne semble avoir laissé aucun souvenir positif, même si elle a révélé l'adaptabilité de nombre de personnes. Certains de ces adolescents se souviendront, car l'histoire de ces guerres fait partie de leur histoire, de personnes particulièrement courageuses ou dévouées à qui ils doivent la vie ou la survie. Chacun dans son périple a cherché à renouer, dans la mesure de ses moyens, avec le village de son père, de sa parenté, de sa mère, quelle que soit la durée de la marche. Pour certains, une course-poursuite s'est engagée avec les miliciens. Fuyant N'kayi, Ulrich arrive à Madingou le 24 décembre dans la parcelle de sa grand-mère, mais le calme sera de courte durée. Les Cobras sont annoncés à Madingou, il faut donc fuir plus loin vers Aubeville, Boko Songo, puis ce sera la fuite vers le Congo démocratique où le père va trouver un embarquement pour la France où il se rendra seul. Ulrich ne reverra pas son père.

La fuite a entraîné une déscolarisation partielle de quelques mois pour certains, de plusieurs années pour d'autres : la reprise des études ne s'avère

pas aisée, même si les jeunes gens de ces établissements privés bénéficient de conditions pédagogiques favorables : ils sont peu nombreux en classe (une trentaine) et disposent de suffisamment de manuels et de matériel. La difficulté semble ailleurs, la guerre a exigé de l'individu des capacités de survie nouvelles, mais elle a engendré en contrepartie de plus grandes difficultés à vivre, à vouloir vivre, à espérer et à croire. Ce scepticisme devant la vie est aggravé pour certains par des deuils douloureux, comme celui des frères de Joséphine, par des départs : celui du père dont on demeure sans nouvelles et dont on ignore l'adresse. L'image même des Congolais s'est trouvée modifiée, le chanteur Zao invite les Congolais à changer, tant dans les cœurs que dans les âmes, comme le souhaite aussi Parfaite.

*Université Marc Bloch, Strasbourg.*

#### BIBLIOGRAPHIE

*Afrique : Les identités contre la démocratie ?*, Autrepart, 10, Éditions de l'Aube-IRD, 1999.

BALANDIER, G.

1985 [1955] *Sociologie des Brazzavilles Noires*, Paris, Presses de la Fondation des sciences politiques.

BAZENGUSSA-GANGA, R.

1997 *Les voies du politique au Congo*, Paris, Karthala.

BERNAULT, F.

1996 *Démocraties ambiguës en Afrique centrale*, Paris, Karthala.

*Crises de L'éducation en Afrique*, numéro spécial, *Afrique Contemporaine*, 172, octobre-décembre 1994.

DORIER-APPRILL, É., KOUVOUAMA, A. & APPRILL, C.

1998 *Vivre à Brazzaville. Modernité et crise au quotidien*, Paris, Karthala.

GUTH, S.

1997 *Lycéens d'Afrique*, Paris, L'Harmattan.

2002 « L'École au Congo-Brazzaville vue par *La Semaine Africaine* (1989-1999) », *Cahiers de la Recherche sur l'Éducation et les Savoirs*, 1 : 201-222.

MAKOUTA-MBOUKOU

1999 *La destruction de Brazzaville ou la démocratie guillotinée*, Paris, L'Harmattan.

MAUSS, M.

1950 *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.

OSSEBI, H.

1998 « De la galère à la guerre : jeunes et Cobras dans les quartiers Nord de Brazzaville », *Politique africaine*, 72.

POURTIER, R. (dir.)

1998 « Congo-Brazzaville entre guerre et paix », *Afrique contemporaine*, 186.

TONDA, J.

1998 « La guerre dans le “Camp Nord” au Congo-Brazzaville : ethnicité et ethos de la consommation/consumation », *Politique africaine*, 72 : 50-67.

#### RÉSUMÉ

Vingt-six jeunes gens d'un établissement privé catholique de Pointe-Noire racontent leur fuite et leur parcours durant les guerres civiles congolaises. Ils cherchent à prendre leurs distances avec les situations tragiques qu'ils ont connues mais, en même temps, les émotions les submergent et les actes de barbarie les anéantissent. Ils ont fait l'expérience du dénuement, alors que leurs familles sont plus aisées que la moyenne, mais aussi celle de la fragilité et de la fin de la vie humaine. La gratuité de certains actes les conduit à mettre en cause la réalité et le sens. La plupart ont trouvé refuge dans une conduite méthodique de la prière : le sacré permet non seulement de rythmer une vie d'errance (la plupart sont venus de Brazzaville jusqu'à Pointe-Noire), mais aussi d'appréhender un monde transcendant. La guerre conduit ces jeunes collégiens à l'expérience métaphysique et ontologique, à une réflexion sur la condition humaine et à la recherche de la rédemption par l'intercession auprès du divin.

#### ABSTRACT

*Middle-School Pupils and the War in the Congo.* — Twenty-six youngsters from a private Catholic school in Pointe-Noire (Congo-Brazzaville) tell what happened to them and how they fled the Congolese civil wars. Though trying to stand back from the tragedies through which they have lived, they are overwhelmed by emotions and stupefied by the barbarity. They were left destitute and vulnerable even though their families were better-off than the average. Having faced death and wanton actions, they have come to doubt reality and its meaning. Most of them have taken refuge in methodical praying. Religion not only gives a rhythm to their errant lives (Most of these pupils came from Brazzaville) but also opens toward a transcendent world. War caused these youngsters to have a metaphysical, ontological experience that has made them think about the human condition and seek redemption in the sacred sphere.

Mots-clés/Keywords : Congo-Brazzaville, Pointe-Noire, adolescents, barbarie, collégiens, dénuement, expérience métaphysique, guerre civile, prière, sacré/Congo-Brazzaville, Pointe-Noire, adolescents, barbarity, middle-school pupils, destitution, metaphysical experience, civil war, prayer, religion.